

CHAPITRE 7

L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE

Si l'antijudaïsme nazi déboucha sur l'holocauste, le préjugé antijuif, dans les années 1940-1945 n'était pas propre à l'Allemagne. On le retrouvait également dans l'armée américaine. Il en va de même de l'anticommunisme, même si les conséquences n'en furent pas les mêmes.

Texte 836

Le capitaine entra, suivi du sergent-chef et commença son inspection du samedi. Il s'avança lentement entre deux rangs de soldats impeccables et rasés de frais. Il regardait en passant leur coupe de cheveux et l'éclat de leurs chaussures.

Le commandant s'arrêta devant Whitacre, le nouveau :

- *Ordre général numéro 8, dit-il en regardant froidement la cravate de Whitacre ?*
- *Donner l'alarme en cas de désordre ou d'incendie, répondit Whitacre.*
- *Retourne le lit de ce soldat.*

Le sergent saisit le bord de la couverture et tira violemment.

- Vous n'êtes pas à Broadway ici, Whitacre, dit le capitaine. Vous n'êtes pas à l'Hôtel Astor. La bonne ne vient pas faire le ménage tous les matins. Il va falloir que vous appreniez à faire un lit correctement, ici.

- *Oui, mon capitaine.*
- *Fermez-la... Quand je voudrai vous entendre parler, je vous poserai une question et vous répondrez « Oui, mon capitaine », ou « Non, mon capitaine ».*

Le capitaine s'arrêta devant Noah Ackerman et fixa sur lui un regard morne... Il s'approcha de la fenêtre...

- *Cette fenêtre n'a pas été lavée...*

Il sortit sans s'arrêter pour inspecter les autres hommes. Au moment de quitter le baraquement, il se retourna :

- *Cette baraque est consignée jusqu'à demain matin. Il n'y aura aucune permission accordée pour le week-end et il y aura une autre inspection demain à neuf heures.*

Lentement, conscient des cinquante paires d'yeux frustrés et accusateurs qui pesaient sur lui, Ackerman s'approcha de la fenêtre qui avait été la cause directe de la catastrophe. Les vitres scintillaient... Dans le coin de la vitre, en bas, une mite s'était écrasée contre le verre.

Il entendit des pas derrière lui, par-dessus le murmure croissant des voix, mais il demeura immobile, sentant contre ses doigts le texture poussiéreuse de la mite imbécile qui avait jugé bon de choisir, pour se suicider, la vitre dont le nettoyage incombait à Noah Ackerman.

- *Alors, youpin ?*

Noah ne se retourna pas encore. Dehors, il voyait un groupe de tois soldats courir comme des fous vers la sortie du camp, armés de leurs précieuses permissions de vingt-quatre heures, courant vers les bars de la ville... Lentement, il fit face au sergent. Rickett était un grand type solidement bâti... L'absence de

ses incisives supérieures, qu'il avait dû perdre autrefois au cours de quelque bagarre oubliée, lui donnait un accent bizarre.

- Ici, Youpin, vous n'êtes pas dans une sale synagogue de la Rive gauche. Vous êtes ici dans un bâtiment de l'armée américaine, et ça doit être propre, pas d'une propreté de Youpin. Une vraie propreté de chrétien... Trouvez-vous un seau, youpin ; vous allez laver toutes les fenêtres de cette saleté de baraque.

- Hello, Whitacre ! dit Brailsford¹⁵⁰¹. Je te cherchais.

- Pourquoi ?

- Il vaut mieux que nous ne parlions pas ici. Marchons un peu.

- J'ai deux ou trois choses à faire avant le rassemblement, objecta Whitacre.

- J'en ai pour une minute. Je crois que ça t'intéressera.

Brailsford s'arrêta, ménageant visiblement son effet :

- Ta demande d'entrée à l'Ecole des officiers... Celle que tu as remplie il y a un bout de temps...

- Oui.

- Elle est revenue. Refusée.

- Refusée ? Mais je suis passé devant la Commission, et...

- Elle est revenue de Washington, refusée. Les deux autres types de la compagnie ont été acceptés, mais la tienne a été refusée par la Commission d'enquêtes fédérales¹⁵⁰².

Whitacre regarda Brailsdorf. Il le soupçonnait tout à coup de se livrer à ses dépens à quelque farce compliquée.

- Qu'est-ce que la Commission d'enquêtes fédérales a à voir là-dedans ?

- Ils ont dit que tu n'étais pas digne de confiance.

- Non, c'est une blague ?

- Et pourquoi diable est-ce que je raconterais des blagues ?

- Pas digne de confiance ? Qu'est-ce que je leur ai donc fait ?

- Tu es un Rouge. Ils en ont la preuve dans ton dossier. On ne peut te confier des renseignements qui pourraient être utiles à l'ennemi. Je me suis débrouillé pour jeter un coup d'œil au dossier. L'Espagne est-elle communiste ?

- Pas exactement.

- Tu es allé en Espagne ?

- Non. J'ai contribué à organiser un comité qui envoyait là-bas des fioles de sang et des ambulances¹⁵⁰³.

- Ils t'auront... Ils ne diront rien, bien sûr ; ils te répondront seulement que tu n'as pas les qualités ni l'autorité requises. Mais moi, je te préviens.

- Merci beaucoup.

- Profite du tuyau et tâche de te faire transférer... Je n'ai pas d'avenir dans cette compagnie, mais tu en as encore moins que moi... Le capitaine ne peut pas voir les Rouges en peinture et il va se déchaîner contre toi. Tu seras toujours bouclé et il t'infligera toutes les corvées et, quand l'unité combattra, tu seras toujours envoyé devant les autres, en reconnaissance, et je ne donnerais pas un demi-dollar de ta peau.

- Merci, Brailsdorf. E crois que je vais suivre ton conseil.

- Rappelle-toi que tu n'en sais rien, hein !

(Irwin SHAW, *Le bal des maudits*).

¹⁵⁰¹ - compagnon de régiment de Whitacre et Ackerman.

¹⁵⁰² - Organisation chargée de collecter des renseignements sur les opinions politiques des citoyens.

¹⁵⁰³ - pendant la guerre civile de 1936-1939, bien entendu.

Dans les territoires occupés, la situation des Juifs devient analogue à celle qui est la leur en Allemagne. Françoise Sagan évoque cet aspect de la France occupée :

Texte 837

Constantin von Meck¹⁵⁰⁴ découvre Maud¹⁵⁰⁵ dans sa loge, sanglotante.

- *Que se passe-t-il, Maud ?*

- *C'est Duchez, dit-elle en sanglotant de plus belle... Duchez et Petit. Ils¹⁵⁰⁶ viennent de les emmener.*

Constantin demeura interdit, avant de se rappeler qu'elle parlait de Schwob et de Weil.

- *Mais pourquoi ?*

- *Parce qu'ils étaient Juifs... Vous ne le saviez pas ?*

- *Mais si, Maud, je le savais. Je le savais d'autant mieux que c'est moi qui leur ai procuré leurs faux papiers. Mais comment a-t-on pu les emmener sans me prévenir ?*

- *Ils ont eu à peine le temps de boire leur champagne... On ne les reverra jamais. Moi, j'ai eu un copain comme ça, juif. Ils l'ont embarqué... On ne les revoit jamais ! Vous verrez...*

- *Je vais voir, en effet, dit Constantin.*

Il avait laissé un plateau fort gai et émoussé ; il le retrouva bien plus sombre. Le propre bruit de ses pas qui avaient peu à peu alerté l'assistance, la fureur de ses enjambées, y avaient imposé un silence progressif qui se fit complet quand il s'encadra dans la porte du studio... Et ce fut un hasard si sa colère tomba sur Darius Popesco qui venait à sa rencontre, grisé des compliments qu'il venait de recevoir de la Gestapo¹⁵⁰⁷. Constantin l'attrapa par la cravate :

- *Où sont-ils ? Comment a-t-on pu les embarquer sans que je m'en rende compte ?*

- *Mais de qui parlez-vous ?*

- *Je parle de Duchez et de Petit, lui cria Constantin en pleine figure, d'une voix furieuse. Où sont-ils passés ?*

- *Mais vous ignoriez, Monsieur von Meck, que vous aviez été trompé. Ces deux hommes avaient de faux papiers.*

- *Je le sais ! C'est moi qui leur ai donné leurs faux papiers pour qu'ils puissent travailler chez moi tranquillement, vous comprenez ?*

- *C'est vous qui leur avez fait avoir de faux papiers ? Mais il ne faut pas dire des choses pareilles, Monsieur von Meck. Vous allez vous faire prendre.*

- *Imbécile ! cria Constantin ; et il le projeta violemment contre le mur où Popesco s'effondra et se tassa sur ses talons, sans plus bouger... Il avait failli revendiquer leur arrestation.*

Constantin décida d'aller plus haut. Il s'adresserait au général Bremen, comme Goebbels lui avait conseillé de le faire en cas d'ennui.

¹⁵⁰⁴ - personnage fictif incarnant un cinéaste allemand non-conformiste, protégé par Goebbels à cause de son talent.

¹⁵⁰⁵ - une actrice engagée par von Meck.

¹⁵⁰⁶ - Les agents de la Gestapo de Paris.

¹⁵⁰⁷ - ce technicien avait dénoncé Schwob et Weil.

Ce général Bremen, il le savait, dînait comme tous les lundis soir chez Boubou Bragance, une vieille amie de Constantin¹⁵⁰⁸.

- J'ai deux zèbres dans mon équipe, nommés Schwob et Weil et que j'avais fait appeler Duchez et Petit sur leurs papiers. On les a ramassés cet après-midi et je veux les récupérer.

- Décidément, mon pauvre Constantin, soupira-t-elle, tu ne te rends toujours pas compte que nous sommes en guerre, n'est-ce pas ? Tu crois que tu vas retirer tes deux Juifs à des SS comme ça, simplement parce que tu es Constantin von Meck et qu'ils voudront te faire plaisir ? Tu sais ce que c'est que d'arracher un os à des chiens furieux ? Non, bien sûr, tu ne te rends compte de rien...

Bremen, au premier regard, était plus proche d'un personnage de Johann Strauss que d'un séide¹⁵⁰⁹ de Hitler... Constantin rencontra son regard, mélange de sympathie et de curiosité, de curiosité, surtout.

- Alors, Monsieur von Meck, vous êtes dans nos murs, paraît-il, mais on ne vous voit nulle part... Notre amie Boubou s'en plaint beaucoup.

- Vous savez, le tournage d'un film est assez épuisant.

- Notre amie Boubou m'a dit que vous vouliez m'entretenir de quelque chose. Puis-je savoir ce dont il s'agit ?

- Il s'agit de deux amis à moi, mon décorateur et mon électricien, que la Gestapo a arrêtés cet après-midi, sous le prétexte qu'ils étaient Juifs, et que je veux récupérer.

- Est-ce qu'ils le sont ?

- Quoi ? Juifs, voulez-vous dire ?

- Oui.

- Mais bien sûr qu'ils le sont...

- Bon, dit le général. Enfin, « bon »... J'aurais préféré qu'ils ne le soient pas pour votre petite affaire... Mon pauvre ami, vous ne reverrez pas vos deux employés avant quelques mois. Savez-vous, Monsieur von Meck, que cette fausse carte d'identité de vos deux amis peut leur coûter fort cher ? C'est une tentative de duper concrètement les autorités.

- Et bien, dans ce cas, je suis coupable, moi... Voyons, général, soyons sérieux. Ce sont de très bons assistants, intelligents et capables. J'en avais besoin pour le tournage...

- Monsieur von Meck, reprit le général d'une voix peinée, nous allons oublier ça. Nous allons oublier que c'est vous qui leur avez fourni ces faux papiers. D'ailleurs, nous allons tout oublier...

(Françoise SAGAN, Un sang d'aquarelle).

En Belgique, dès 1940, l'occupation allemande avait organisé des mesures discriminatoires contre les Juifs et des supplications adressées au général von Falkenhausen, commandant militaire de la Belgique, étaient restées sans succès. Ce climat hostile rehausse la valeur de certaines attitudes :

¹⁵⁰⁸ - Elisabeth Bragance, par ses relations très nombreuses et très puissantes, tenait un salon cosmopolite à Paris.

¹⁵⁰⁹ - partisan fanatique d'une personne ou d'un régime et capable d'aller jusqu'au crime.

Texte 838

La Reine Elisabeth ayant, en 1942, été avertie par diverses personnalités, notamment de la colonie israélite de Bruxelles, que d'importants convois de Juifs internés notamment au camp de Malines allaient partir pour l'Allemagne, Sa Majesté est intervenue avec insistance auprès du gouverneur général von Falkenhausen pour que l'autorité allemande sursoie à ces départs.

Après de longues démarches réitérées de la Reine, il a été différé pendant une période de longue durée - et pour certains définitivement - à l'envoi en Belgique d'Israélites de nationalité belge. Un grand nombre de ceux-ci ont été ramenés entre autres au camp d'hébergement de Scheut.

Les archives personnelles de la reine Elisabeth contiennent une lettre bouleversante dans sa simplicité et sa discrétion :

Bruxelles, le 30 novembre 1942.

*A Sa Majesté la reine Elisabeth
Palais de Bruxelles.*

Madame,

Permettez-moi, au nom des enfants de Wezembeek et en témoignage de reconnaissance de vous offrir ces quelques roses.

La gratitude de ces petits Juifs sauvés par vous sera éternelle, et le bonheur des mamans qui retrouveront à leur retour d'exil ce qu'elles ont de plus cher au monde, leurs enfants, sera indescriptible.

Voulez-vous agréer, Madame, l'hommage de mon plus profond respect et l'assurance de mon entier dévouement.

Marcel Meyer.

(comte de HENRICOURT de GRUNNE, lettre du 16 avril 1946)

Un intellectuel belge, Marcel Liebmann a attiré notre attention sur des réactions déconcertantes dont notre pays donna plusieurs exemples pendant la Seconde Guerre mondiale et même après :

Texte 839

Un certain jour de mai 1942, alors que nous étions en classe, un surveillant, généralement commis à des fonctions purement administratives, interrompit la leçon pour nous faire la lecture d'une communication que l'on crut d'abord de pure routine. Elle ne l'était pas. Elle annonçait dans un style glacialement bureaucratique qu'à partir de la rentrée de septembre, les élèves juifs ne seraient plus autorisés à fréquenter les établissements d'enseignement primaire et secondaire. Cette lecture ne souleva aucun commentaire. On eût annoncé que les cours finiraient un quart d'heure plus tôt ou plus tard, l'effet eût été le même. Je ne me souviens d'aucune protestation, d'aucune marque d'indignation, ou simplement de surprise. Personne, parmi les élèves ou parmi les professeurs, n'éprouva le besoin de nous manifester un quelconque sentiment de sympathie, à mes frères et moi, qui fréquentions tous les trois cet athénée réputé progressiste de l'agglomération bruxelloise. Et lorsque, deux ans plus tard, l'école nous rouvrit ses portes, deux professeurs sur la vingtaine (ou davantage) que nous avions connu pendant la guerre, songèrent à nous demander pourquoi

nous n'étions plus que deux et ce qu'était devenu le troisième d'entre nous¹⁵¹⁰.
Personne non plus pour nous exprimer la satisfaction de nous retrouver vivants.
J'ajouterai que, pendant la guerre, cette indifférence ne m'a jamais choqué. Pour
une raison que je n'aperçois plus, et dont l'évidence me paraît aujourd'hui
douteuse, j'ai trouvé cette froide impassibilité parfaitement naturelle... Je ne me
propose pas d'expliquer ici une résignation fataliste qui me paraît maintenant
aberrante¹⁵¹¹. Il me suffit de la constater et de m'interroger encore sur ses
causes...

Mon père était témoin des drames qui se déroulaient dans des centaines et
des milliers de familles et qui explosaient en une protestation impuissante, en un
hurlement désespéré dont, pour ma part, je ne recueillis que quelques échos...
Par-dessus le tumulte, plus terrible encore que la terreur des parents, que les
pleurs des mères, que les cris des enfants¹⁵¹², il y avait l'intransigeance de
l'Association des Juifs de Belgique, leur dureté, leur arrogance, leur morgue¹⁵¹³.
L'un d'eux, surtout, se distinguait par sa virulence¹⁵¹⁴ et sa cruauté. Interpellé par
une malheureuse Juive qui, dans un français plus que douteux, réussissait
péniblement à se faire entendre et à se faire comprendre, il avait lancé du haut de
sa citoyenneté belge :

- Et bien ! Et si vous partiez pour l'Europe de l'Est ? Où serait le malheur ? Tous,
tant que vous êtes, vous venez de Pologne ! Vous y retournerez, voilà tout !

Cette xénophobie¹⁵¹⁵ d'un bourgeois juif envers la plèbe¹⁵¹⁶ juive
d'immigration récente n'était pas exceptionnelle, ni particulière à la Belgique ...
On aura beau faire... On n'arrachera pas de la réalité ces distinctions que la
guerre respecta et consolida entre les puissants et les faibles, les riches et les
pauvres, les bourgeois et les prolétaires. Mon enfance me les masquait, ces
distinctions, mais elle ne m'en protégea pas...

Mes ombres, mes fantômes, mes morts, on les a fait resurgir, et on me les a
opposés comme autant de reproches et autant d'accusations au fur et à mesure
que le conflit du Moyen Orient plongeait l'Europe dans des déchirements
passionnels... Bien que Juifs, comme on dit trop souvent, je pris, dès 1967,
position en faveur des Palestiniens. Circonstance aggravante, je le fis
publiquement. Cela me paraissait être un droit. On voulut me faire comprendre
que c'était une trahison.. Passons sur les menaces de mort dont je fus l'objet,
ainsi que ma femme et mes enfants...

Je conférenciais un jour devant un public rassemblé par la R.T.B.¹⁵¹⁷
devant un auditoire attentif et apparemment serein. Apparemment seulement. A la
fin du débat, trois dames s'approchèrent de moi et, sans élever la voix, me dirent
littéralement ces quelques mots :

- Monsieur, nous regrettons très fort que vous n'ayez pas été gazé à Auschwitz.

Peu après, je prenais la parole devant un auditoire d'étudiants, partagés
entre adversaires et partisans de l'Etat d'Israël. La salle était tendue. Elle fut

¹⁵¹⁰ - Henri Liebman avait été déporté à l'âge de 16 ans et exterminé.

¹⁵¹¹ - insensée.

¹⁵¹² - Marcel Liebman évoque ici les rassemblements obligatoires de Juifs par ordre de la Gestapo en Belgique. Ils étaient ensuite déportés vers les camps de concentration d'Allemagne.

¹⁵¹³ - attitude hautaine et méprisante.

¹⁵¹⁴ - caractère violent et hostile.

¹⁵¹⁵ - attitude de méfiance et d'hostilité envers les étrangers.

¹⁵¹⁶ - la classe considéré comme inférieure.

¹⁵¹⁷ - la Radio Télévision belge avant sa division linguistique en R.T.B.F. et V.R.T.

bientôt houleuse¹⁵¹⁸. Je me permis d'évoquer le sort des réfugiés Palestiniens et de les présenter pour ce qu'ils étaient : d'innocentes victimes.

Cela fit l'effet d'une insoutenable provocation.

Un journal juif anversois crut utile d'entretenir ses lecteurs de quelques juifs, critiques du sionisme¹⁵¹⁹ et de la politique israélienne. En ce qui me concerne, le chroniqueur, sans jamais citer mes opinions - leur caricature lui parut suffisante -, conclut sa diatribe¹⁵²⁰ en ces termes : si cet homme en avait eu la possibilité, « il eût incontestablement été le plus fidèle des hommes de main¹⁵²¹ des nazis à Auschwitz ».

Encore Auschwitz...

(Marcel LIEBMAN, Né Juif, 1977).

Française d'origine juive, Viviane Forrester avait quinze ans en 1940 :

Texte 840

Nous étions dans le train. Ce trajet si familier de Cannes à Nice, devenu la zone même de tous les dangers¹⁵²²... « Ayez l'air naturel », répétait Papa plongé dans son journal qu'il lisait à l'envers. « Surtout ne vous faites pas remarquer, enchaînait Maman dont les traits exprimaient ce degré d'innocence absolue qui désigne la coupable dans tout bon film policier.

Nous affectons des airs de famille Fenouillard, naïve, nez au vent, et cela me faisait tant de peine, car je savais les efforts de mes parents pour cacher leur panique. Mon père fumait avec calme, mais ses phalanges tremblaient autour de la cigarette qui tomba allumée, coincée entre la vitre et le bois du wagon. Nous demeurions impassibles, figés, tandis qu'une odeur de brûlé, des nuages de fumée allaient s'accroissant. « Soyez naturelles » murmurait Papa... « C'est la fin », dit Maman le visage enjoué.

Nous étions toujours en gare. Des voyageurs voulurent appeler quelque autorité... « Ce n'est rien, ma fille va s'en charger »... Et mon père, avec un regard qui me disait à la fois adieu et pardon, me pria d'aller acheter des bouteilles d'eau minérale au buffet de la gare. Une jeune fille soulèverait mois de soupçons. « Sois naturelle », supplia-t-il.

Je sortis en sifflotant. La buvette était bondée de militaires allemands. A la sortie, sans tenir compte des exclamations qui témoignaient d'un intérêt pas du tout raciste, je me concentrais, étudiant le terrain, afin de passer inaperçue, furtive. La transparence même. Ce fut alors que, manquant une marche, je fis l'entrée du siècle en vol plané, avant d'atterrir au milieu des soldats qui se tenaient les côtes. Même la Gestapo m'eût trouvée trop gourde pour me suspecter. Je disparus dans l'hilarité générale, des litres d'eau dans les bras... Il était temps. Sous les yeux des voyageurs médusés, papa, désinvolte, vida toutes les bouteilles entre la vitre et les parois...

A Nice, les manoeuvres que mes parents imaginèrent pour devenir clandestins prirent une allure inquiétante. Je ne sais plus par quels zigzags interminables nous atteignirent l'hôtel cosu, en plein centre touristique, au bord

¹⁵¹⁸ - très agitée.

¹⁵¹⁹ - mouvement juif défendant les thèses d'Israël après avoir été à la base de sa création.

¹⁵²⁰ - violente accusation.

¹⁵²¹ - personnes dont les services aident à commettre un crime ou quelque autre infamie.

¹⁵²² - en 1943.

de jardins donnant sur la Promenade des Anglais... Dans les chambres, ce fut le désarroi. Il n'existe aucun ouvrage aucun mode d'emploi, aucun enseignement à l'usage des gens traqués. Fallait-il s'enfermer, au risque de faire jaser le personnel ? Sortir, au risque d'être pris dans une rafle ?... Dans Nice entièrement livrée à la brutalité, aux préliminaires à la déportation, je tentais de poursuivre une vie personnelle...

Les Italiens avaient signé un armistice avec les Alliés. Ils quittaient Nice. La Gestapo y entrait... Nice... Vaste fourmilière où s'entassaient des foules promises à l'extermination et qui avaient cru pouvoir y échapper. Les nazis, entrés en zone jusque là italienne avec leurs séides de Vichy, n'avaient plus qu'à puiser. On arrêtait dans les hôtels, les magasins, les églises, sur les trottoirs, les chaussées... Le hasard, seul, jouait. Par deux fois, on avait barricadé une rue que je m'apprêtais à prendre, et j'avais été refoulée, écartée de la rafle. La police é »tait venue nous arrêter à notre hôtel en notre absence. Allemande ou française, elle disposait d'une telle manne qu'elle n'avait pas insisté. Nous avions passé la nuit dans un garage.

La seule issue possible : retourner à Cannes et, de là, ; partir. Mon père croyait savoir pour où.

Il fallut reprendre le train... Nous fûmes expédiés, ma sœur et moi, dans le couloir avec la consigne de paraître n'avoir jamais rencontré nos parents. Mais, dans notre compartiment même, la plus inattendue, la plus fringante des catastrophes surgissait :

- Cher ami, quelle joie ! Cela faisait des siècles ! On ne vous voyait plus. Que devenez-vous donc ? Je descends à Mougins... Joignez-vous à moi. Vous me devez une revanche¹⁵²³... Si vous avez laissé vos clubs à Mandelieu, je vous prêterai les miens... Vos filles sont toujours plus ravissantes. Dans deux ans, je suppose, le bal de votre aînée ? Ma chère enfant, je retiens la première danse, si vous avez la bonté d'être charitable avec un vieux barbon...

Il finit par descendre. « Je vous inscris avec moi pour la prochaine compétition, cher ! » Maman frémit faiblement. Papa le regarda s'éloigner comme le dernier signe d'un paradis perdu. Mais, une fois sur le quai, son ami s'approcha de la vitre. Son visage avait changé d'expression, ses lèvres articulaient « bonne chance », et c'est lui qui, longuement, nous regarda partir, l'air désespéré...

La plus innocente rencontre pouvait être fatale... Ce fut étrange d'avancer pas à pas vers ce lieu redoutable qui n'était que la gare de Cannes, si anodine il y avait peu de temps. Ma mère insistait :

- N'oubliez pas que vous appelez Delmas. Delmas. Répétez-le¹⁵²⁴.

A Pau¹⁵²⁵, de toute façon, dehors, chez soi, isolés, ou dans une foule, on était en danger. C'était partout un prologue à l'enfer... Cela semble étrange d'avoir continué de circuler, d'assister à es spectacles en ces temps d'hallali : mon père m'emmenait à présent chaque jour au cinéma voir Arletty, Raimu, Pierre Brasseur. Des heures volées au désastre. Dans le noir, saturé d'images, abreuvé de sons, il oubliait tout, et le réveil au présent, dès la fin du film, était

¹⁵²³ - au golf...

¹⁵²⁴ - le vrai nom de la famille était Dreyfus.

¹⁵²⁵ - proche des Pyrénées, cette ville était recherchée par ceux qui tentaient de s'échapper en passant en Espagne.

insupportable. Il demeurait figé un instant encore dans le noir, puis renaissait brusquement à l'acuité de l'angoisse.

- Je n'irai plus. C'est trop terrible après.

Mais le lendemain, il se précipitait vers un autre programme, et subissait de nouveau le choc de son retour au bourbier, aux écueils un instant relégués...
(Viviane FORRESTER, *Ce soir, après la guerre.*)

Pour les Juifs prisonniers du ghetto de Varsovie également, il était difficile d'échapper à l'extermination :

Texte 841

Ceux qui avaient des amis du côté aryen, ou beaucoup d'argent, cherchaient un moyen de sortir du ghetto. Pour cela, il fallait avoir de vrais amis sûrs. Il fallait payer les chefs de brigades pour sortir avec les ouvriers. Il s'agissait de grosses sommes car ils devaient acheter les gendarmes du poste de garde pour qu'ils ne vérifient pas le nombre des sortants. Aussitôt la porte franchie, il fallait retirer adroitement son brassard avec l'étoile de David et se mêler à la foule. Ce n'était pas si facile : une foule de gens rôdaient à proximité du poste de garde, des trafiquants à la recherche de bonnes occasions et des maîtres chanteurs en quête de gains faciles ou de récompenses que les Allemands accordaient à ceux qui leur amenaient des Juifs.

Rares étaient ceux qui avaient, de l'autre côté, de rares amis capables de les aider à changer de peau. Les premières heures étaient les plus dangereuses... Il fallait faire disparaître de son visage l'image de l'éprouvante et du désespoir. Il allait ressembler aux gens normaux qui marchaient dans la rue, pas en rasant les murs... Apprendre à ne pas fuir à la vue d'un Allemand et, au contraire, à fuir à la vue d'une tête connue. On ne savait jamais comment avait évolué cette connaissance avec laquelle, en des temps préhistoriques, on discutait d'homme à homme dans la rue ou au café. L'homme pouvait être prêt à tendre une main secourable. Il pouvait laisser glisser son regard sur vous, un regard qui feignait de ne pas vous reconnaître, et qui voulait dire : « Je ne te connais pas. Je fais comme si je ne t'avais pas vu. Je ne dirai rien à personne. »

*Ce pouvait aussi être l'homme qui s'approcherait de vous et vous dirait : « Suis-moi, Juif », pour vous remettre entre les mains des Allemands... On encore « Achète-moi mon silence », en vous arrachant votre dernière chemise... Tout cela existait. La peur était partout, dans la rue, chez soi, dans l'abri qu'on payait avec l'argent qu'on avait pu sauver. Ceux qui se risquaient à louer un recoin à un Juif risquaient leur tête... L'entretien d'un locataire clandestin entraînait des dépenses supplémentaires. Il fallait souvent faire ses courses dans des magasins éloignés pour ne pas éveiller de soupçons. Il était plus difficile de laver son linge et de faire le ménage. Il fallait, en outre, fuir les contacts avec les voisins, et même éviter de quitter la ville trop longtemps pour qu'ils n'entendent pas de bruits suspects dans l'appartement censé être vide... Il y avait les voisins curieux de savoir « qui avait emménagé chez les gens du troisième »... « Cette cousine de la campagne m'a tout l'air d'être juive », murmuraient-ils... Ces chuchotements dégénéraient en chantage, ou poussaient les autres locataires à exiger son départ.
(Adina BLADY-SWAJGER¹⁵²⁶, *Je ne me souviens de rien d'autre.*)*

¹⁵²⁶ - l'auteur était doctoresse en médecine.

Christian Bernadac s'est livré à une vaste enquête sur l'univers des camps de concentration et d'extermination. En voici un extrait :

Texte 842

Reims, voie de garage, 2 juillet 1944, 16 h 35.

Il n'était plus question de raisonner ; chacun veillait à sa propre existence et cherchait à se protéger le mieux possible contre une bande de fous furieux qui écrasaient, piétinaient, frappaient, les uns assenant des coups de bouteilles, les autres s'étranglant au milieu de râles horribles. Déjà plusieurs gisaient par terre agonisants. Si, par hasard, vous étiez foulé aux pieds, votre perte était irrémédiable. De nombreux cadavres jonchaient le sol...

Je vois un pont, et sur ce pont des promeneurs endimanchés. Un homme et une femme, accoudés au parapet, regardaient ce train insolite. Comprennent-ils ce qui se passe ? Comprennent-ils la raison des cris inhumains qui parviennent à leurs oreilles, ou sont-ils indifférents ? Je leur en veux : ils sont libres et respirent...

Les cadavres se putréfient rapidement et nous devons leur monter dessus pour ne pas avoir les jambes prises. Il est très difficile de conserver son équilibre. Malheur à celui qui tombe. Il lui est presque impossible de se relever. Le wagon devient un charnier... J'ai vu le père et le fils, certains que leur voyage ne pouvait avoir qu'une seule fin, faire leur prière et, celle-ci terminée, se prendre mutuellement le cou pour tenter de s'étrangler.

La folie n'épargne aucun coin. Je vois un déporté qui engloutit une boule de pain et, ayant enfoncé son chapeau jusqu'au nez, se laisse mourir étouffé.

J'ai à peu près perdu connaissance lorsqu'un camarade me sauve sans doute la vie en me hissant au contact d'une mince fente dans la clôture hermétique... C'est longtemps après que j'ai appris son nom, l'accordéoniste André Verschuren auquel je garde toute ma reconnaissance.

- Ouvrez, nous avons des morts et des mourants.
- Faites-en de la marmelade de prunes.

Cet échange de paroles eut lieu en allemand. Le convoi, tout en restant en gare, fut déplacé et il stationna ensuite contre un train de paille chargé jusqu'à une très grande hauteur. L'immobilité du wagon et la présence du convoi chargé de paille empêchaient toute circulation d'air. Un camarade inconnu fut pris d'une agitation violente. Nous le vîmes glisser entre nous et s'approcher de la lucarne. Je le vis mordre à pleine bouche les fils de fer barbelés ; le sang coulait de sa bouche.

Le jour se lève... Nous décidons d'accumuler tous les morts dans une moitié du wagon. Le travail est infernal. Les cadavres se sont enchevêtrés et en les tirant, des lambeaux de chair se décollent... Le tas atteint presque le plafond. La fatigue et l'odeur pestilentielle nous font vomir... Combien de temps allons-nous rester dans ce cercueil roulant ? En attendant, nous nous allongeons par terre, recherchant les interstices du plancher, le nez contre les fentes pour mieux respirer.

Visages violets, lèvres bleues, faces diaboliques épouvantables à voir...

En marchant sur les cadavres, on entend le gargouillement sinistre des corps se vidant, comme celui d'un soulier qui s'enfonce dans la vase d'un marécage.

Soudain un arrêt brusque. Nos gardiens vont et viennent le long du convoi. Je me hasarde à interpeller l'un d'eux et lui demande s'il ne serait pas possible d'enlever nos morts.

- Il y en a 46 dans notre wagon, lui dis-je.

Ricanement haineux :

- Voilà 46 cochons de moins...

Projetées par le vent, les gouttelettes de pluie décrivant un trajet oblique arrivent, sur le côté du wagon, à pénétrer à l'intérieur. Aussitôt, toutes les mains se tendirent et aussitôt que l'une d'elle en avait recueilli pas même la valeur d'un dé à coudre, la langue la léchait dans tous les sens... La toiture des wagons, ma jointe, laissait passer quelques filets d'eau que cent bouches altérées essayaient d'attraper au passage. La moindre goutte suintant à travers les planches était époncée du bout du doigt.

Sur le chantier de la tranchée de Pontigny, les hommes ramassent leur matériel¹⁵²⁷ :

- Tout le monde sur le talus !

Le train est engagé sur la pente Sablon-Courcelles depuis une dizaine de minutes. Vingt km/heure, peut-être 25... Les hommes de l'équipe sont montés. De cet endroit en surplomb, nous pouvions voir dans les wagons à bestiaux par les petites lucarnes... Il y avait bien une quarantaine de wagons... Des hommes crispés aux barbelés, muets, blanc comme du papier journal. Les pauvres gens ! Il faisait bien 50° dans les wagons, j'en suis sur... Lorsque le train fut passé, l'odeur était si forte que nous n'avons pas pu reprendre notre travail ; nous sommes restés plus haut sur le talus pour respirer.

Gare de Strasbourg.

Les portes s'ouvrent. Au lieu des habituels gardiens pleins de hargne et de menaces, ce sont des infirmières allemandes de la Croix Rouge allemande qui sont là devant nous. Dans le regard de ces femmes, ; je crois déceler un instant comme une grande tristesse, une honte devant tant d'inhumanité, de cruauté, de bestialité inutile et stupide. Elles nous distribuent une soupe et nous font apporter des baquets d'eau. Ce sera notre seule nourriture pendant les quatre jours de cette hallucinante et tragique errance.

Entendant l'infirmière dire en alsacien à sa voisine « c'est une honte de traiter les gens de cette façon », j'en profite pour lui donner l'adresse de mes parents en lui demandant de les rassurer sur mon sort, ce qui a été fidèlement transmis.

Locomotive.

¹⁵²⁷ - Bernadac rapporte ici le témoignage d'un chemineau qui vit passer le train de déportés.

*Le mécanicien Jean Koestler regarde une dernière fois la feuille de route : moyenne imposée, quarante km/heure. Il se retourne vers son chauffeur :
- Nous allons aborder le tunnel de trois kilomètres... Je vais accélérer à fond ; comme ça, ils auront un peu d'air frais dans les wagons. Il y a 5 tunnels jusqu'à Saverne.*

Augsbourg Gare. Matinée du 5 juillet.

Notre train est entré en gare près d'un convoi de jeunes gamins portant le brassard de la jeunesse hitlérienne... Ils s'amusent follement en nous apercevant et nous jettent des cailloux par les ouvertures du wagon. Quelle haine dans ces regards juvéniles ! D'autres, des gens d'un certain âge, en majorité, regardent rapidement notre convoi, s'écartent en hâtant le pas, le regard renfrogné et soucieux.

[Ce voyage de cauchemar s'était révélé tel dès les premiers instants]

Une carapace de sang enveloppe son visage. Il est obligé de frotter avec force pour décoller les paupières. Les doigts, lentement, reconnaissent la profonde blessure de la tempe. Pendant quelques secondes, il se demande ce qui a bien pu provoquer une telle déchirure... Puis les images, les sons envahissent sa tête. Il veut dire « c'est une bouteille que j'ai reçue à la volée »...

Et aucun mot ne se forme... La main hésite sur les lèvres... Il est couché sur le flanc gauche. Peu à peu, la sueur retrouvée dissout le sang séché sur les joues.

André Gonzalès, soudain, court et s'effondre contre la porte coulissante... Dents contre fer... Air lourd et épais... Relents d'intestins vidés... Ecumes et vomissures...

Respirer... Ne pas regarder en dessous... Boire quelque chose... L'urine qu'il avale lui paraît douceâtre... Ne pas s'évanouir. Se coucher, c'est mourir. Mourir à 18 ans, André ? Tu as 18 ans depuis hier. Et les autres ?

- Au secours ! à boire !

Un râle à peine perceptible lui répond... André Gonzalès veut à tout prix éviter un choc... Il pense : « c'est peut-être le type qui m'a assommé tout à l'heure avec la bouteille »...

- Tu es là ?... Tu es vivant ?... Dis quelque chose !

- A boire...

- Pauvre, je n'ai rien. Viens, on va aller à la porte ; il y a une fente... Moi, j'ai bu mon urine. Tout à l'heure, tu vas voir...

- Merci... Mais j'ai un copain là-bas... Il n'est pas mort.

- On va y aller.

Cinq minutes plus tard, les trois seuls survivants du wagon sont réunis près de la porte coulissante. Comme André Gonzalès, les deux jeunes gens du coin ont bu leur urine.

Le dernier ranimé est le plus bavard.

Ils nous ont enfermés là-dedans pour nous faire crever. A Compiègne, ils nous ont mis à cent par wagon. Ici, nous ne sommes que trois rescapés et dans les autres wagons, ils sont peut-être tous cuits.

L'interprète, encadré de deux soldats, parle sans accent :

Vous connaissez le tarif : une tentative d'évasion, on vous tasse à deux cents là-dedans... Une évasion, dix fusillés. Deux, tout le wagon. C'est le règlement. Que ceux qui ont des couteaux et des objets en étal les laissent tomber par terre. Si après je trouve un couteau, le fautif et ses deux voisins seront fusillés.

*André Gonzalès monte en troisième position. Il entend derrière lui un homme dire :
Mais ils sont cons, on ne va jamais tenir à cent là-dedans.*

Les mots d'ordre : les vêtements par terre et non accrochés pour ne pas retenir l'air qui circule... Une distribution d'eau toutes les deux heures : un demi-verre... Toutes les déjections devront être jetées par la fenêtre. Il y a un petit tonneau d'eau devant la porte et une tinette. La chaleur est épouvantable...

Un fourgon à bestiaux nous engloutit, tassés, immédiatement paralysés par la masse humaine coagulée de 101 hommes là où 40 auraient déjà été serrés... Le bourreau prenait sa charge de morts vivants.

*La porte se rouvrit avec fracas. Un grand officier demanda en français :
Qui a écrit cette carte ?*

Personne ne répondit. La question se reposa avec des menaces. Alors, un jeune homme dans le fond dit : « C'est moi ».

Comme un taureau, un SS sauta dans le tas, piétinant les hommes en hurlant. Il sauta sur le gars et le jeta sur le quai.

*Ils l'ont écrasé à coups de bottes. Nous l'avons entendu hurler d'une voix qui faiblissait puis le silence : la porte s'est rouverte, ils l'ont jeté sanglant sur nos têtes. Ce Français avait écrit une carte postale :
Je pars pour l'Allemagne. Vive la résistance !*

*Dans la pénombre du Wagon, nous avons réussi à faire assez de place pour qu'il soit allongé et qu'il meurt en paix.
(Christian BERNADAC, Train 7909, Destination Dachau).*

Fania Fénelon, déportée à Birkenau, avait été choisie pour faire partie d'un orchestre de prisonnières qui, bien que menacé d'extermination, jouissait d'un statut privilégié tant que les musiciennes gardaient la force de jouer les morceaux réclamés par les SS. Elle a relaté son expérience :

Texte 843

Le Dr. Mengele veut que l'on joue pour lui. Il ne nous manquait plus que cela !... A ce nom, ce n'est pas la fièvre qui nous fait frissonner, mais la peur. Le Dr. Mengele ne se contente pas de ses expériences dont certaines, paraît-il, présentent un intérêt scientifique. Il tue pour le plaisir, pour cet imperceptible tremblement qui angoisse l'oeil des plus courageux ; c'est cette lueur fugitive qu'il traque... Il a les oreilles sensibles, il risque de ne pas supporter l'orchestre de Sonia...

- Le Dr. Mengele a-t-il dit ce qu'il voulait entendre ?

- Il veut des marches, de la musique de cirque, des danses, valse, fox-trot... Tu peux composer un programme et voir ça avec tes amis.